

H.

INCERTAINS REGARDS

Nijuman No Borei - 200 000 fantômes de Jean-Gabriel Périot

Un bruit d'avion perturbe l'équilibre des images en couvrant en partie la musique instrumentale qui les accompagne. Puis l'avion passe et la musique continue comme si de rien n'était. À l'instar du B-29 qui, après avoir déclenché l'alarme aérienne lors d'un premier passage, disparut du ciel en laissant Hiroshima apaisée. Apaisement de courte durée : quarante-cinq minutes plus tard, la bombe était lâchée. Il faudra moins de temps au spectateur pour être confronté à cette explosion par un écran blanc et le son de la déflagration.

Comment évoquer l'indescriptible de Hiroshima après Resnais, Nobuhiro ? Jean-Gabriel Périot choisit de le faire au travers d'archives photographiques s'étalant de 1916 à 2006. Point d'impact de ces images : A-Bombe Dome, seule construction encore debout après le largage de la bombe du 6 août 1945. Auparavant palais d'exposition industrielle, ce bâtiment est devenu aujourd'hui un mémorial classé par l'Unesco. C'est ce travail autour de la mémoire qui intéresse le réalisateur : « (...) *Quand j'ai lu les témoignages, regardé les interviews sur Hiroshima, c'est un peu comme si ces gens me demandaient de transmettre ce que moi j'avais pu comprendre de leur histoire. Il me semble que les survivants – et d'une certaine manière les morts aussi – me demandaient de les écouter, de transmettre leur parole. Ces hommes attendent de nous que l'on perpétue leur mémoire ...* »¹.

À travers une succession de photographies de ce bâtiment, prises à différentes époques, le réalisateur ranime le souvenir des différents regards qui se sont posés sur cette construction avant et après Hiroshima. Les clichés successifs apparaissent au centre de l'écran comme autant de regards de photographes, comme autant de regards posés avant que... Qui sont-ils ? Simples passants, photographes, touristes ? On se surprend à se questionner quant à leur devenir...

Le format court et le montage vélocité dynamisent la souvenance, la rythment, permettent surtout au spectateur de se focaliser sur la symbolique du bâtiment. Bien d'autres images de la ville sinistrée auraient pu venir alimenter ce film, nous n'aurions conservé alors que les corps blessés, les vies anéanties... Sélective, la mémoire n'aurait retenu que la misère physique. Toute la dimension commémorative aurait

été évincée dans sa généralité au profit de l'apitoiement. Or ce film est tout sauf un catalyseur de pitié.

Défilement et superposition d'images du A-Bombe Dome en ruine. Le spectateur est saisi par la voix qui s'élève. C'est celle de Tibet, chanteur du groupe Current 93 dont la musique « apocalyptique folk » donne un sens presque religieux aux images. Dans le chant récitatif, presque monocorde, il est question de Lazare². Tibet semble annoncer la résurrection de ces regards photographiques, de « ces fantômes »...

Puis défilent le quartier reconstruit, Hirohito saluant le peuple de Hiroshima, des gens se faisant photographier avec le mémorial en toile de fond... Nous sommes passés du noir et blanc à la couleur. La voix de Tibet achève sa litanie musicale.

Les photos au centre desquelles trône encore le bâtiment font apparaître des lanternes. C'est le rite funéraire d'Obon. Durant sept jours, les esprits des morts reviennent sur terre. À la fin de la semaine, les familles déposent des lanternes sur un fleuve, une rivière... Leur lumière guide les esprits dépossédés de sépulture vers leur tombeau familial pour qu'ils y trouvent enfin le repos.

Le retour d'une photo de famille en noir et blanc renvoie une dernière fois aux regards des disparus. Le passé superposé sur le présent crée le lien entre les vivants et les morts. Le contact est établi. Leurs regards se répandront au-delà de Hiroshima.

¹ Entretien sur le site : objectif-cinema.com

² Dans l'Évangile de Jean, Lazare fut ressuscité par le Christ.

Sandrine Domenech

/ Photo : Nathalie Postic



COMBAT DE COQS CASHER

Cabale à Kaboul de Dan Alexe

INCERTAINS REGARDS



Dans un paysage en ruine, au premier plan, le mouvement d'une balance de marché nous rappelle qu'il y a toujours deux poids deux mesures. Deux coqs se donnent des coups de bec violents, présageant un combat jusqu'à la mort... Nous sommes en Afghanistan. Rescapés de la période des Talibans, les deux derniers Juifs de Kaboul donnent leur haine en spectacle au réalisateur et à tous ceux qui les entourent.

Derniers résidents de la vieille synagogue désormais abandonnée, chacun vaque à ses affaires plus ou moins lucratives. Commerçant avisé, Zabulon fermente son vin qui, à la mesure de son créateur, vire aigre. Isaac, lui, vit de ce qu'il fait le mieux : il ment. Charlatan qui a étrangement acquis une certaine réputation, il vend des amulettes et prescrit le même médicament pour toutes les afflictions. Alors que le contexte historique devrait les inciter à la solidarité, Zabulon et Isaac se vouent une haine assidue, quotidienne, qui ne connaît pas de répit. Que se reprochent-ils ? D'avoir collaboré avec le régime fondamentaliste taliban et de s'être dénoncés l'un l'autre.

Dan Alexe travaille en solitaire. Cadreur et preneur de son, il vit en compagnie des gens qu'il filme, partage le maigre repas d'Isaac puis l'abondante table de Zabulon. Il capte la surenchère de médisances qu'ils se renvoient l'un l'autre. Les insultes fusent en voix *off* : « *Espèce de débauché, vieux proxénète, charogne !* » Et le réalisateur d'être pris à témoin : « *Tu vois, tu vois comme il me hait !* » Comment se sortir d'une telle ambiguïté alors que les protagonistes à l'image semblent s'épanouir dans leur rôle ? Dans un geste de survie, Isaac se serait converti à l'Islam — ce qui lui vaut le surnom de Mollah Isaac et le mépris de tous. De son côté, Zabulon est fier de l'intégrité de sa foi. Ventre opulent, il chante les louanges d'un dieu dont il s'exempte des préceptes, trinque à la santé de tous les Juifs de Belgique, d'Israël, d'Europe

mais « *pisse à la barbe* » de celui qui vit à ses côtés. Aucun des deux n'a honte de sa mesquinerie.

Caméra en main, le documentariste participe à l'univers de ses personnages. Comme souvent dans cette relation de promiscuité, ceux-ci se mêlent de la mise en scène. « *Viens filmer mon vin !* » « *Mon ami Dan, l'étranger, fait un film sur Moi !* » Affligeant ou drôle de jeu dans lequel est pris le réalisateur, tandis que les deux Juifs de Kaboul lui disputent son attention.

Dan Alexe les écoute étayer leurs accusations et les laisse presque prendre les commandes du film. Chacun d'eux veut imposer sa vérité. Suivi par la caméra, Isaac distribue une pièce à chacun des mendiants du marché. Le réalisateur restitue cette succession de « *générosité filmée* ». Zabulon l'emmène à travers la ville sur les traces de profanations d'Isaac : celui-ci



aurait arraché les pierres tombales du cimetière juif pour planter des navets. Le cinéaste le suit, se déplace, cherche un point de vue : « *Fais attention, tu marches sur les tombes !* »

Tout devient spectacle mis en scène pour le film et Dan Alexe ne semble pas vouloir prendre parti. Et les protagonistes lui reprochent. « *Tu vas encore prendre le café chez Zabulon !* », dit Isaac. « *Arrête de le filmer, il fait semblant de se laver* », hurle Zabulon de son balcon. Parfois, le réalisateur tente de les réconcilier. Dès qu'il en a l'occasion, il saisit les deux Juifs dans son cadre, les réunit dans son plan, ensemble à l'image. Mais le cinéaste échoue dans sa mission pacificatrice...

Oscillant entre burlesque et innommable, *Cabale à Kaboul* installe le malaise, crispe le spectateur. Cinéaste instrumentalisé ou film sur l'instrumentalisation ? Regard porté sur l'abjection ou fasciné par l'abjection ?

Meet You in Finland Angel de Veli Granö

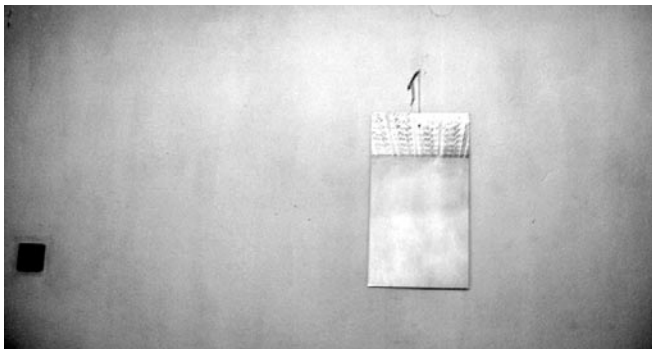
Avant de lire, il semble préférable de voir le film... Un des enjeux essentiels de *Meet you in Finland Angel* réside précisément dans l'hésitation qui tenaille le spectateur à propos du statut du film. Dès les premières images, *Meet you...* ouvre en effet deux pistes *a priori* différentes et qui s'avèreront indissociables. Une main feuillette quelques pages manuscrites alternant avec des dessins sommaires d'extra-terrestres ; une musique électronique fait la transition avec le plan d'un immeuble caressé par la neige et qu'on croirait extrait de l'univers burtonien.

Une fiction de série Z ? Un pastiche de documentaire ? Le spectateur oscille entre les deux options... D'autant que, dès son apparition à l'écran, Anne, le personnage central, affiche dans ses yeux sa connivence avec la caméra. D'autant qu'un plan extérieur sur la fenêtre de sa cuisine la montre éclairée d'une lumière inhabituelle ressemblant fort à un projecteur. D'autant qu'entre les mains d'Anne, une jarre explose en laissant apparaître un personnage habillé en chevalier de l'espace... Etc.

Fiction ou pastiche ? Cesse-t-on de se poser la question ? Le réalisateur de *Meet You in Finland Angel* parvient à déplacer notre regard : fiction ET pastiche, invention ET réplique... Aucun humain ne peut sortir de cet entre-deux. Comme vous et moi, Anne est le personnage principal de la fiction qu'elle

se raconte à elle-même, et elle semble rejouer les mêmes scènes de milliers d'histoires déjà écrites – ici des histoires d'ufologie.

Aux deux tiers du film, en voix *off*, Anne révèle qu'elle a été enlevée à plusieurs reprises par des extraterrestres pacifiques, que, sur Sirius, ils ont sauvé l'enfant dont elle était enceinte, que là-bas, sa fille l'attend... A ce moment précis, Anne regarde muette par la fenêtre : en plan serré, le verre de ses lunettes reflète un arbre enneigé ; le cadre s'élargit et découvre l'image réelle de l'arbre. Le réalisateur donne ici la clef de son film : le reflet précède le réel. Pour faire le film comme pour le voir, il lui/nous faudra porter les lunettes d'Anne, regarder par ses yeux, il lui/nous faudra aller au-delà de ses paroles et penser par sa pensée. Comprendre (faire nôtre) la version de la réalité qu'Anne a élaborée – au demeurant ni guère moins crédible, ni guère plus efficace que toutes celles que nous nous racontons... Le spectateur devra la croire non sur parole, mais sur croyance – elle seule rappelle l'événement miraculeux, elle seule maîtrise le sens de la narration, son mari commente uniquement son quotidien. Le spectateur admettra-t-il que le mari d'Anne est devenu peintre du jour au lendemain, qui plus est copiste de van Gogh, qui plus est capable de se rappeler les souvenirs du peintre comme s'ils étaient les siens ? A cette seule condition, il élargit son cadre (de vision, de pensée, de conscience) : il sort de lui-même et rencontre l'autre.



L'acte documentaire du réalisateur est d'offrir à cette femme une écoute attentive, et, cadeau entre les cadeaux, de mettre en scène fidèlement et humblement (décor, costume, effets spéciaux) la fiction qui l'anime – on imagine Anne conseiller le réalisateur : « Non, ça ne s'est pas exactement passé comme ça, plutôt comme ça... » La ferme conviction d'Anne est d'être de passage sur terre, dans l'attente de rejoindre sur leur planète ces êtres spirituels qui lui ont procuré tant de bien-être, surtout retrouver sa fille. Soit. Le documentaire se clôt sur l'état limite de cette femme : Anne revêt le costume des habitants de Sirius, elle erre au milieu d'un paysage transfiguré par sa croyance, elle embrasse enfin son ange de l'au-delà... Le plaisir qu'elle prend à incarner sa fiction intérieure semble l'apaiser ; pour la première fois, elle ne joue plus de rôle, elle semble devenir elle-même. Le réalisateur est-il allé trop loin ? La « juste distance » prend ici une forme subtile. En une courte séquence décisive, entre crédulité et incrédulité, la petite fille qui interprète l'enfant d'Anne semble nous alerter : à trop croire à sa propre fiction, chacun prend le risque de s'y réduire et de transmettre une part d'être figé...



Quelques images du Kenya
lors du Forum Social Mondial à Nairobi
Janvier 2007
par Henrique Parra



Henrique est sociologue et photographe.
Ses images (en copyleft !) et articles (en portugais...)
sont visibles et lisibles ici :
<http://xama.incubadora.fapesp.br/portal/imagens/>
<http://www.midiaindependente.org/pt/blue/2005/09/330441.shtml>
<http://www.ciranda.net/spip/auteur45.html>
E-mail : polart@riseup.net

le fil du commentaire

Il n'est pas fréquent qu'une séance de projection soit dédiée à la présence des spectateurs dans la salle. Il n'est pas rare par contre que l'on dise de certaines œuvres qu'elles sont difficiles, que leur beauté se mérite, et que la peine et les efforts que leur vision requiert sont le gage d'une expérience esthétique rare — et féconde.

À 14h45, jeudi après-midi en salle 5, la dernière séance consacrée à Manuel de Oliveira fut dite « *difficile* » et dédiée, pour cette raison, aux spectateurs présents dans la salle, crédités d'un certain « *courage* » — celui de se confronter à des films « *beaux* » et « *déconcertants* ».

La dédicace fut rapide et liminaire. Les éconduits de la projection du film de Nicolas Humbert et Werner Penzel, dont j'étais, avait beau jeu de résister à une dédicace si peu méritée et si flatteuse. Notre printemps politique fut riche en sorties anti-intellectualistes promettant de beaux-jours aux philistins de tous ordres. Alors quand vient l'été, les Etats généraux et le précieux sentiment de pouvoir y voir, à plusieurs, des films que l'on ne verrait pas ailleurs, on voudrait croire, ne serait-ce que furtivement, aux vertus de ces expériences.

Qu'à Lussas, chaque projection soit une occasion de compter ses forces et de fortifier les troupes contre toutes formes d'utilitarisme et de conservatisme, voilà qui rend à la fois suspecte et salutaire la formation soudaine de nos rêves d'ascètes — désirs d'œuvres « *arides et belles* ». Suspecte parce qu'un hédonisme prudent est toujours tenté d'y lire l'héritage de dévotions plus anciennes qui ne concevaient pas de plaisir et de joie qui ne fut

mérité par une longue peine. Salutaire parce qu'en ces temps où la réactualisation des luttes politiques ou syndicales (comme celles des « Lip » par exemple, retracées dans *Fils de Lip* de Thomas Faverjon) fait de plus en plus figure de gentille utopie, temps où les combats symboliques semblent toujours joués d'avance, l'inscription de l'expérience spectatrice dans une forme de combat — avec soi-même, avec l'œuvre, avec les autres — encourage à croire aux vertus de la lutte.

Saguenail rappela aussi que dans les années 80 certaines affirmations d'Oliveira (comme celle qui définissait le cinéma comme « *du théâtre filmé* ») évoquaient un « *fascisme à la Godard* ». L'autoritarisme avec laquelle certaines œuvres chercheraient à exister ferait pendant aux efforts qu'elles exigent de leurs spectateurs. « Faire une expérience » c'est tout à la fois « éprouver », « se laisser toucher par un objet extérieur », et « essayer ». L'ambivalence de l'idée de « difficulté » des œuvres se nourrit de cette même polysémie : elle

désigne d'abord une forme de relation aux films, ou plutôt une façon de la concevoir, de la tisser à partir d'une série de désaccords.

On sait que la trinité « présentation — projection — discussion » fut sanctifiée par les hautes heures des ciné-clubs — on dit qu'André Bazin présentait des séances « *comme d'autres célèbrent la messe* »¹. On voudrait suivre la métaphore religieuse : s'il est une foi en cette sainte trinité et en son pouvoir de transformation, celle-ci se construit à partir d'une expérience collective qui prend le film comme objet de lutte, de désaccords et de discussions.

Il arrive que la prière précède la foi — croire à la « difficulté » des œuvres comme on croit à au pouvoir de la dynamique et de la confrontation, aux vertus des expériences et des luttes.

¹ Antoine de Baecque, *La Cinéphilie. Invention d'un regard, histoire d'une culture, 1944-1968*

Nathalie Montoya / Photo : Julien Potéreau



VENDREDI 24

PROGRAMME

matin

après-midi

soir

| | | | |
|------------|---|--|---|
| salle 1 | 10h00 - RENCONTRE EURODOC Fucking Sheffield - 2006 - 75' de Kim Flitcroft | 14h30 - REDIFFUSION Un jour j'ai décidé - 2007 - 5' - de Pauline Horovitz ; Femme au bord de la fenêtre - 2006 14' - de Florence Vax ; Au gré du temps - 2006 47' - de Dominique Loreau ; Le Monde extérieur 2007 - 55' - de Stéphane Breton ; Nécessaire(s) Territoires(s) - 2006 - 21' - de Benoît Perraud Cabale à Kaboul - 2006 - 86' - de Dan Alexe | 21h00 - INCERTAINS REGARDS Nijuman No Borei - 200 000 fantômes - 2007 - 10' - de Jean-Gabriel Périot Une enfance - 2007 - 32' - de Romain Rabier Combalimon - 2007 - 75' - de Raphaël Mathié <i>Débat en présence des réalisateurs</i> |
| salle 2 | 10h00 - TERRITOIRES DU SONORE <i>Coordination : Daniel Deshays et Julien Cloquet</i> | 14h30 - TERRITOIRES DU SONORE <i>Coordination : Daniel Deshays et Julien Cloquet</i> | 21h00 - TERRITOIRES DU SONORE <i>Coordination : Daniel Deshays et Julien Cloquet</i> |
| salle 3 | 10h15 - JOURNÉE SACEM Brother Yusef - 2004 - 52' de Nicolas Humbert et Werner Penzel Lucie et maintenant - 2007 - 85' de Nicolas Humbert, Simone Fürbringer et Werner Penzel <i>Débat en présence des réalisateurs, Serge Lalou et Olivier Bernard</i> | 14h45 - JOURNÉE SACEM The Cycles of the Mental Machine - 2006 - 52' - de Jacqueline Caux On the Rumba River - 2006 - 85' de Jacques Sarasin <i>Débat en présence des réalisateurs, Serge Lalou et Olivier Bernard</i> | 21h15 - PATRONS La Question humaine - 2007 - 144' de Nicolas Klotz <i>Invités : Nicolas Klotz et Elisabeth Perceval</i> |
| salle 4 | 10h15 - REDIFFUSION Mudar de Vida - 1966 - 94' de Paulo Rocha Le Pain - 1959 - 24' La Chasse - 1963 - 26' de Manoel de Oliveira | 15h00 - REDIFFUSION Turn me on 2007 - 80' de Marc Hureau White Sky 1998 - 54' de Susanna Helke et Virpi Suutari Meet You in Finland Angel - 2003 - 35' de Veli Granö | 21h30 - REDIFFUSION Mon cas - 1986 - 87' Voyage au début du monde 1997 - 95' de Manoel de Oliveira |
| salle 5 | 10h15 - INCERTAINS REGARDS Nécessaire(s) Territoires(s) 2006 - 21' de Benoît Perraud Cabale à Kaboul - 2006 - 86' de Dan Alexe <i>Débat en présence des réalisateurs</i> | 14h00 - AFRIQUE Ra, la réparatrice - 2007 - 26' - de Mamadou Cissé ; Maïmouna, la vie devant moi - 2006 60' - de Fabiola Maldonado ; Senghor, je me rappelle... - 2006 - 14' - de Gora Seck Oumy et Moi - 2006 - 27' - de Adams Sie Sénégalaises et Islam - 2007 - 35' - de Angèle Diabang Brener ; The Mothers' House - 2006 - 76' - de Francois Verster | 21h15 - JOURNÉE SACEM Le Blues de l'Orient - 2007 - 90' de Florence Strauss <i>Débat en présence de la réalisatrice, de Serge Lalou et d'Olivier Bernard</i> |

10h30 - Rencontre à huis-clos
Avec le Réseau des Organisations du Documentaire (ROD)
Salle de projection collective

18h15 - Signature par Daniel Deshays, coordinateur de TERRITOIRES DU SONORE, de ses ouvrages
Librairie Cinédoc (à côté de la Maison du Doc)

23h00 - COCKTAIL SACEM
École de Lussas

21h30 - AFRIQUE
Papa... - 2006 - 6'
de Aïcha Thiam
Une affaire de nègres 2006 - 90'
de Osvalde Lewat
Retour à Gorée - 2007 - 108'
de Pierre-Yves Borgeaud
Débat en présence de Aïcha Thian et Osvalde Lewat

En cas d'intempéries, salle 5 à 23h15

PLEIN
AIR